

An illustration of a hand holding a glowing drop of liquid against a purple background. The hand is rendered in shades of orange and brown, with detailed line work showing the texture of the skin. The drop is bright yellow and blue, surrounded by a purple glow. The background is a deep purple with a subtle texture.

« FRONDEUR, GRINÇANT ET OUVERT SUR LE MONDE »

La Dernière Goutte dit des textes qu'elle publie qu'ils « reflètent la beauté qui miroite dans l'ombre ». Une bien belle image pour évoquer des publications d'une grande qualité littéraire, souvent sombres mais non dénuées d'humour. Entretien avec le co-fondateur de la maison d'édition Christophe Sedierta.



/ ILLUSTRATIONS BALADI

« TOUT EST QUESTION DE RENCONTRE, DE PARTAGE ET C'EST TRÈS BIEN COMME ÇA. »

Pouvez-vous dresser pour nous un bref historique de la maison d'édition ?

Début 2006, nous réfléchissions à la création d'une revue littéraire qui offrirait un espace critique à ces livres fabuleux dont presque personne ne parle, qui n'ont pas droit à des articles dans une presse dépourvue de toute curiosité et essentiellement chargée de faire la promotion d'une littérature qui ne nous intéresse pas et qui aurait plutôt tendance à nous détourner de la lecture (nous ne sommes sans doute pas les seuls...). Peu de temps après, nous avons assisté à la représentation d'une pièce de théâtre mise en scène par Simon Delétang et adaptée d'un livre de Pierre Mérot, *Petit camp*, et nous avons pris une bonne claque. Ça a été le déclic et c'est à ce moment-là qu'est née l'idée de créer une maison d'édition qui défendrait des textes aux univers forts. Après quelques mois de travail sur le projet, nous avons publié nos premiers livres en février 2008. Voilà : après avoir été nourris intellectuellement et affectivement par des livres, un jour, on passe à l'acte et on essaie de faire exister les textes qu'on aime pour qu'ils rencontrent des lecteurs (aussi nombreux que possible, évidemment). Depuis, le catalogue grandit régulièrement, au rythme de cinq à sept livres par an : il compte à présent quarante titres et, à côté de la littérature générale, nous avons créé une autre collection intitulée Fonds noirs, consacrée au polar et au roman noir. Mais l'état d'esprit reste le même : frondeur, grinçant et ouvert sur le monde.



Votre catalogue inclut des auteurs français, mais aussi et surtout des écrivains de pays très variés. Comment se fait le choix des livres que vous publiez ?

Pour les auteurs français, nous recevons des manuscrits et il arrive que nous en retenions un qui nous marque vraiment et pour lequel nous nous disons qu'il faut le publier et le défendre. Pour les auteurs étrangers, il y a d'abord nos lectures et recherches personnelles, des auteurs dont nous connaissions le travail et qui n'étaient pas disponibles en français ou bien des découvertes faites au hasard de nos lectures. Parmi ces dernières, il y a le livre de Jakob Elias Poritzky, *Mes enfers*. C'est d'ailleurs l'un des premiers titres publiés : un texte inédit en français, publié en Allemagne en 1906, victime des autodafés nazis, et qui raconte l'histoire d'un jeune juif allemand qui part à la découverte de Paris et de Berlin à la fin du XIXe siècle. Ce qu'il y découvre (la misère des uns, l'opulence des autres) le révolte. C'est un livre plein d'énergie et de rage, jamais misérabiliste. Bref, le livre est tombé par hasard dans les mains d'une lectrice passionnée de littérature (Irène Meyer). Elle l'a adoré et nous a alors proposé de nous mettre en contact avec un grand auteur argentin, Gabriel Báñez. Depuis, Irène Meyer, qui est elle-même d'origine argentine et qui est devenue une amie très chère, nous conseille pour la littérature sud-américaine. Les autres textes que nous publions nous sont la plupart du temps apportés par des traducteurs qui connaissent nos goûts littéraires ou par des amis. En somme, tout est question de rencontre, de partage et c'est très bien comme ça.

Les textes que vous publiez sont souvent très mordants. Diriez-vous que l'humour noir est en quelque sorte l'épine dorsale de votre ligne éditoriale ?

L'humour (parfois noir, voire très noir) est présent et important parce qu'il permet de faire passer beaucoup de choses. Mais

je ne dirais pas qu'il est l'épine dorsale de la ligne éditoriale. En réalité, c'est une vision du monde qui m'intéresse dans un livre. Notre ligne privilégie les conteurs d'histoire mariant l'élégance et l'irrévérence, mais aussi la truculence, la poésie et l'espièglerie. Par-dessus tout, nous aimons les voix sincères, les univers ciselés, les écritures qui tout en étant travaillées ne sont pas factices, les empêcheurs de penser en rond et les univers sombres qui s'aventurent vers l'ironie ou le franchement hilarant. Il y a des éditeurs qui cherchent à publier des livres que les lecteurs attendent (comme si on pouvait savoir ce que les lecteurs attendent...). Ça conduit au conformisme, au nivellement de l'imaginaire, des rêves et de la pensée. Je ne vois vraiment pas l'intérêt de faire ce métier si c'est pour proposer en littérature l'équivalent du fast-food. C'est tout le contraire qui m'intéresse, d'abord en tant que lecteur, puis comme éditeur : j'aime être dépaycé, voire sérieusement remué par une phrase, un style, des images, une histoire. Ce qui compte, c'est le plaisir et j'espère que les lecteurs qui s'intéressent aux livres que nous publions en éprouvent autant que nous !

Votre maison d'édition est basée à Strasbourg. Est-il plus difficile pour vous de faire en sorte que la presse s'intéresse à vos parutions en tant qu'éditeur situé en province ?

L'accès à la presse est très compliqué pour une petite maison d'édition, qu'elle soit à Paris ou en province. Le problème principal n'est pas géographique : c'est bien plutôt le conservatisme, le suivisme, l'absence de curiosité et le manque d'envergure intellectuelle de certains journalistes. Il est plus facile de parler de ce dont tout le monde parle, de ce qui a été prémâché par des attachés de presse, que de faire un véritable travail de découverte. Il faut aussi dire qu'il y a beaucoup de fantasmes dans ce domaine : les médias prescripteurs sont de plus en plus rares et ce n'est pas parce que l'on décroche

« **NOTRE LIGNE PRIVILÉGIE LES RACONTEURS D'HISTOIRE MARIANT L'ÉLÉGANCE ET L'IRRÉVÉRENCE, MAIS AUSSI LA TRUCULENCE, LA POÉSIE ET L'ESPIÈGLERIE.** »

un article dans un grand quotidien que le livre va se vendre (inversement, ce n'est pas parce que l'on n'a pas d'article dans la presse que le livre ne se vend pas !). En matière de prescription, je crois beaucoup plus au bouche à oreille, à ces libraires (il en reste quelques-uns) qui font un vrai travail de découverte, qu'aux médias. Et puis, la place du livre a tendance à se réduire de plus en plus dans les médias français, ce qui est regrettable quand on voit ce qui se passe dans d'autres pays. Evidemment, j'aimerais que les livres que nous publions aient plus d'échos dans la presse, mais ce n'est pas bien grave quand ce n'est pas le cas, car il existe d'autres voies, il faut juste être plus patient : nos livres continuent de circuler, presque sous le manteau pour certains d'entre eux, longtemps après leur parution et ils finissent par toucher des lecteurs curieux qui en parlent ensuite autour d'eux. C'est une idée qui me plaît beaucoup, ça montre que, loin des produits standardisés, des petits jus insipides qui seront vite oubliés même s'ils occupent un temps le devant de la scène, la littérature qu'on aime et qu'on défend est bien vivante.

La diffusion et la distribution des livres sont de plus en plus concentrées dans les mains de grands groupes. Pensez-

vous que ce phénomène représente un danger, peut-être même plus grand que celui du numérique, pour l'avenir du livre et de la littérature ?

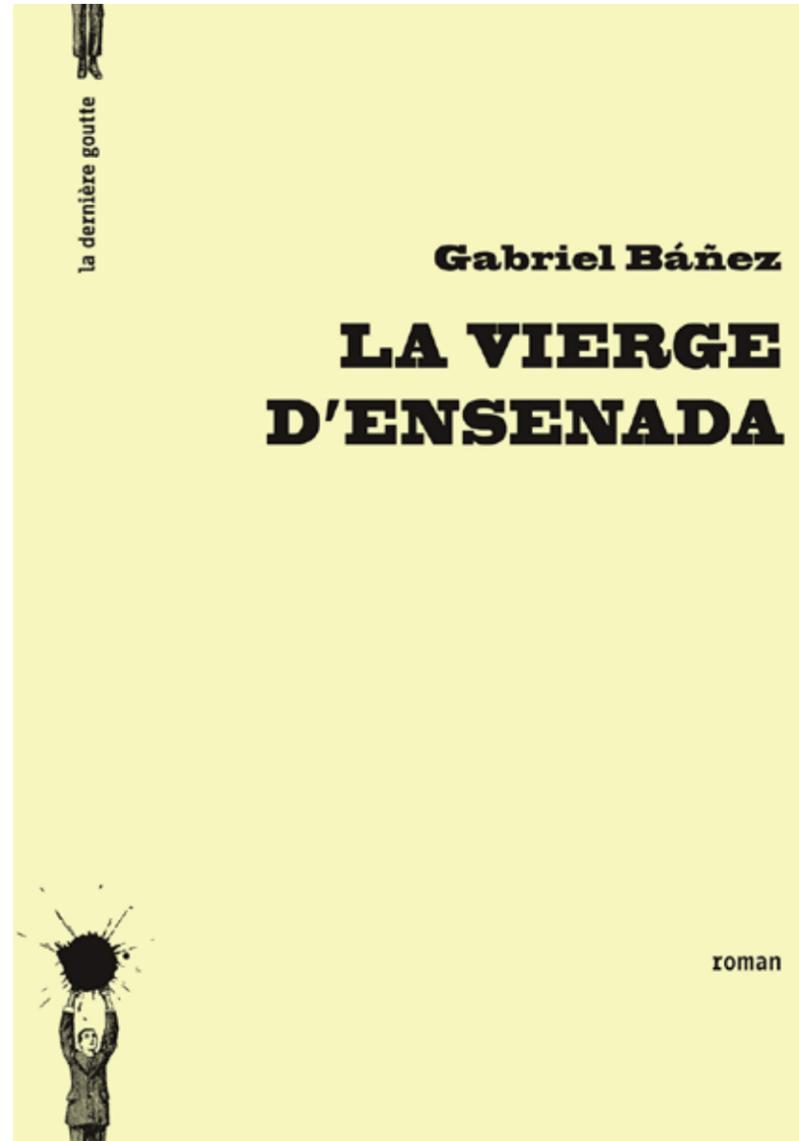
Je ne pense pas que le numérique soit un danger pour l'avenir du livre et de la littérature. La concentration du monde de l'édition (production, diffusion, distribution) l'est bien plus. Elle n'est jamais une bonne chose, quel que soit le domaine et plus encore pour la création et la diversité culturelle. Mais il reste, à côté des gros groupes d'édition, de nombreuses petites structures qui font un travail épatant et très souvent bien plus intéressant que celui des grandes maisons. Le problème (et là, on rejoint la question précédente), c'est, d'une part, la surproduction qui fait que les librairies sont ensevelies sous des centaines de livres anecdotiques mais qui prennent de la place et, d'autre part, la frilosité, le manque de curiosité, l'absence de mémoire, le culte de « l'actu », la paresse intellectuelle, la perte progressive du sens de l'engagement qui conduisent à une uniformisation de l'offre en librairie et des pratiques de lecture. Voilà le véritable danger. Heureusement, il restera toujours les marges. C'est là que l'on peut retrouver le plaisir de la littérature, le bonheur de la découverte et la stimulation des neurones. Une joyeuse résistance ! ☑

LES SORTIES
INCONTURNABLES DE LA
DERNIÈRE GOUTTE

- Le cœur de Doli* de Gustavo Nielsen (2015)
- La bombe* de Frank Harris (2015)
- Río Negro* de Mariano Quirós (2014)
- Enfer! s'écria la duchesse* de Michael Arlen (2013)
- Thèse sur un homicide* de Diego Paszkowski (2013)
- Comme on part, comme on reste* de Mariano Siskind (2012)
- La Vierge d'Ensenada* de Gabriel Báñez (2011)
- Casa Balboa — Chronique d'un désordre ordinaire* de Mario Rocchi (2010)
- Le Ruban* de Marie-Agnès Michel (2009)
- L'Imposture* de Anne Gallet & Isabelle Flaten (2008)



/ ILLUSTRATION BALADI



LA VIERGE D'ENSENADA

Voici un extrait de l'ouvrage de Gabriel Báñez *La Vierge d'Ensenada*.
(traduit de l'espagnol (Argentine) par Frédéric Gross-Quelen)

Il avait vingt-quatre ans quand on l'avait nommé curé de la paroisse d'Ensenada, seize ans auparavant, et la première chose qui l'impressionna quand il atteignit la côte portuaire, ce furent les trois cents mètres de la rue Nueva York. Il y avait là trois hectares de terre livrée au néant, trois hectares pavés, débordants de taudis, de bordels et de marins, de prostituées derrière des vitrines et de musiciens aveugles ou mutilés qui, jusqu'au petit jour, lançaient des accords d'une douceur inouïe. Au cœur de ces trois cents mètres, nulle autorité ne régnait, pas même celle de la police, car c'était une zone franche, autrement dit un lieu en marge des cadastres du monde, sans lois, sans codes, sans décrets. La seule trace d'une intervention humaine se résumait à une barrière que la préfecture avait fait installer afin de délimiter le début de toute chose. Au-delà de cette limite commençait le monde. Au-dedans c'était la Nueva York, c'est-à-dire le néant. On ne mourait pas dans l'enceinte de ces trois cents mètres : mourir là, ce n'était pas vraiment mourir. Un décès après une rixe ou un crime ne devenait officiel que si le cadavre était traîné de l'autre côté de la barrière pour être abandonné en terre régie par les lois de la cité. Mais le transfert des corps n'était rien comparé à la dérive de ceux qui avaient eu le malheur de naître au sein de ces trois hectares. Ils étaient peu nombreux car lorsqu'elles sentaient leurs premières contractions, les femmes savaient ce qu'il leur restait à faire et fuyaient les lieux, la peur au ventre. La fuite des femmes enceintes était devenue depuis bien longtemps un sujet de plaisanterie dans la zone franche. Pour certaines, ces tentatives s'arrêtaient juste devant la barrière et, à quelques centimètres près, elles se voyaient refuser l'accès au rang de mère. Ceux qui naissaient dans la Nueva York menaient une vie sans existence, lugubre et paisible, et aux stigmates de n'être personne s'ajoutait une disgrâce encore plus décisive : la musique. Personne ne savait pourquoi, mais ces sans-naissance finissaient musiciens, joueurs de violon ou de bandonéon, jamais d'un autre instrument.

Les premiers temps, Bernardo Benzano avait essayé de les recenser, selon le principe des registres civils, mais tous, sans exception, avaient fini par refuser les faux certificats de

naissance que leur proposait le curé. Au fond, ils préféraient continuer à ne pas exister, à ne pas être. Et ce néant conférait à leurs mouvements une telle dignité que, plus d'une fois en les voyant, le curé s'était demandé s'il ne les enviait pas. Ils apparaissaient la nuit, instrument à l'épaule, et naviguaient au milieu des bordels pour jouer une musique que tous ignoraient et qu'aucun ne méritait. C'étaient de vrais artistes : personne ne les écoutait, personne ne leur prêtait la moindre attention. Mais dans l'indifférence persistante, il arrivait parfois que brille soudain une lueur, un éclat, comme une note ou un simulacre d'éternité. Alors la nuit de la Nueva York leur rendait un culte discret et ineffable. Dans ces moments-là, ils souriaient, et il y avait dans leur sourire une telle humilité que personne n'était capable de deviner le miracle qui se produisait. Le jeune prêtre avait entendu leur musique lors de sa toute première expédition dans la zone franche. Ces hommes se fondaient parmi d'autres musiciens, étourdis et fêtés, mais il avait tout de suite perçu la différence : les meilleurs d'entre eux ne croyaient pas en leur art. Et quand il voulut en savoir plus sur eux, on lui fit la réponse la plus sensée qu'on aurait pu lui faire : « Ils sont d'ici, mais ils n'existent pas. »

Cette première nuit à la Nueva York ne s'effacerait jamais de sa mémoire. Il était encore bien jeune alors. Il sentait la foi couler dans ses veines et la certitude que Dieu existe parcourir ses muscles. Il avait pour mission, affirmait-il également, d'inonder chaque créature sur cette terre d'esprit et d'amour chrétiens. Et même s'il devait se rendre compte, au fil des ans, que les inondations les plus importantes n'émanaient pas de l'esprit divin mais du sud-est, cette nuit inaugurale au cœur de la terre du péché fut décisive.

Il chemina, invaincu, au milieu du troupeau, et alla de bordel en bordel, fier, mettant ses forces à l'épreuve et augurant une bonne moisson d'âmes. L'archevêque exerçait sur lui une telle influence qu'il ne les voyait pas comme de simples hommes, mais comme une horde d'égarés. Sa tâche d'alors était une mission, plus tard elle deviendrait une œuvre et, enfin, un fardeau. Mais lors de cette première inspection nocturne, il était encore vierge, imperméable aux moqueries et aux gestes obscènes qui venaient s'écraser contre les vitrines. Sa seule obsession était d'établir le royaume de Dieu à la Nueva York, marcher parmi les pécheurs, comme un appât, et attendre. Et s'il y avait bien quelque chose de splendide dans le spectacle de ce curé au milieu des prostituées et des marins, c'était les manières altières que revêtait chacune de ses apparitions et chacun de ses mouvements. Lorsqu'il estima qu'il avait donné des signes suffisants de sa présence, il décida de s'en retourner à la paroisse. Ses pieds le faisaient souffrir mais il était satisfait. C'était une première reconnaissance du terrain.

C'est alors qu'un événement se produisit : tandis qu'il marchait, des vapeurs dans l'air l'arrêtèrent net. Celles d'un parfum léger et extraordinaire qui traversait la rue pavée comme une rafale. Il les suivit. La traînée s'achevait au coin de l'unique pan coupé de la Nueva York, juste à la limite de la barrière préfectorale. Il n'y avait là rien d'autre qu'un bar aux murs de zinc dont les fenêtres étaient tapissées de papier de riz. Sur la devanture, une affiche, aussi discrète que celle d'un matelassier ou d'une modiste, indiquait : Light House Bar. Il s'en souviendrait toute sa vie. Il allait passer son chemin, mais l'odeur redoubla. Et voici ce qui arriva : il poussa la porte et se retrouva face à la plus belle femme qu'il eût jamais vue, la plus belle qu'il verrait jamais. Elle était sublime, d'une beauté parfaite. De la place où elle était assise, elle semblait flotter au milieu des volutes d'opium et de tabac qui se mêlaient aux vapeurs de gin. La jeune femme le regarda, lui sourit. Hypnotisé, il s'approcha de la table.

Il avait alors vingt-quatre ans et se sentait envahi d'une terreur surnaturelle, mais la fille était si douce, si particulière, qu'au moins pour cette nuit-là, il eut l'intuition qu'il existait d'autres confessionnaux dans le monde. Il se mit à étaler toute sa vie sur cette table de bordel. Il parla sans s'arrêter, rayonnant et fasciné, et ce ne fut qu'aux premiers rayons du soleil

/ ILLUSTRATION VETIZ





/ ILLUSTRATION VETIZ

qu'il se rendit compte qu'il avait passé plus de cinq heures à se confesser, qu'il était curé et que cette belle apparition n'était pas l'archevêque mais la putain la plus sereine et la plus abyssale qu'il eût jamais rencontrée. Il rougit de honte, elle lui prit la main et ils se levèrent tous les deux. Elle avait un cou parfait.

Quand il se retrouva dans la Nueva York, le matin resplendissait comme un ruban de lumière. Il parcourut les trois hectares du regard et se protégea les yeux. Il eut l'impression d'avoir posé les pieds au cœur d'un mirage. Il plia la soutane, la prit sous le bras et se mit en route vers la place. La tête lui tournait encore et il marchait lentement. Il eut même l'impression d'emprunter l'échelle de coupée d'un bateau. Était-ce là la sensation qu'éprouvaient les étrangers en arrivant ici la première fois ? Il s'arrêta sur la place pour y chercher un banc. Le gazon était jonché de scarabées morts. Il en écrasa quelques-uns, qui explosèrent avec une minuscule déflagration. Il essuya ses chaussures dans la terre. Puis il remit sa soutane et s'en alla.

Quand il arriva à l'église, il eut honte. Devant le portique l'attendaient une bonne douzaine de femmes tenant dans leurs bras des enfants endormis. Elles étaient venues écouter la messe de huit heures. Il avait oublié qu'on était dimanche, et ne parvint à réfréner le tremblement de sa lèvre supérieure qu'en bredouillant cette excuse aussi spontanée qu'extravagante : « J'étais au chevet d'un mourant. »

À peine fut-il entré dans le bureau paroissial qu'il s'agenouilla. Il approcha un doigt de sa bouche pour tenter de se faire vomir, mais en vain. Tout ce qui put jaillir de ces premières nausées fut les spasmes d'une haleine qui lui était maintenant familière. Aucun doute : elle exhalait un parfum de scarabée mort. Il ôta sa chaussure, la sentit et reconnut l'odeur sirupeuse de cette fille.

Ce serait un dimanche à marquer au fer rouge, début d'une série de révélations initiées par l'apparition de Pietro Falcino, comme une image venue de l'au-delà. « Le Mal existe bel et bien, disait-il, mais on ne peut le percevoir que si l'on est seul. » Et ce fut à cet instant précis que le jeune prêtre prit conscience qu'il lui fallait s'élever, gravir les sommets de la sainteté des arômes s'il voulait se rapprocher de Dieu. Il s'en fit le serment dès qu'il eut expédié la messe ce matin-là et qu'il se retrouva seul à seul avec sa conscience. Son orgueil lui avait valu une gifle. Et un aperçu des manœuvres du démon. À compter de ce jour, il commença à lire des livres à ce sujet et il s'intéressa aux essences de l'Annonciation. Mais ce parfum de scarabées morts ne cesserait de le hanter. C'était là son châtiment. Au bout de quelques mois, le principe lumineux du Mal lui serait devenu familier. Prise de conscience tardive, toutefois : la jeune fille avait déjà emporté son secret.

Quelques semaines plus tard, il apprit que la fille du Light House Bar avait été assassinée par un marin irlandais à la sortie de la zone franche. Il se rendit alors compte que les scarabées épars de la place, ce dimanche, n'étaient pas seulement des insectes morts mais les carapaces d'une prémonition. Ce jour-là, il pria pour l'âme de la jeune fille mais n'eut pas le courage de prononcer son nom. Jamais, durant toutes les années qui suivirent, il ne le prononcerait. Pourtant, chaque fois qu'il retournait à la Nueva York et qu'il se trouvait à proximité des lumières du Light House Bar, l'atmosphère lui semblait se remplir d'une tendresse destructrice. La jeune femme lui avait ravi, pour toujours, une part de lui-même. Et maintenant qu'elle était morte, elle l'avait emportée à jamais. Il se raccrochait au souvenir de ces cinq heures, se disait que oui, peut-être, s'il avait été si heureux, c'était pour n'avoir rien fait d'autre qu'entretenir sa nostalgie.

À compter de ce jour, chaque fois que le tramway retournait aux bassins et qu'apparaissaient les toits de la Nueva York, il se signait. C'était un geste étourdissant et furtif, une manière de la saluer à distance.